



«Y a-t-il un grand artiste dans la salle? Oui, Julien Mages!»

Théâtre

Comédie, drame, (auto)parodie: le dramaturge lausannois ose tout dans «J'irai demain couvrir ton ombre», dès mardi à l'Arsenic

Avec sa nouvelle création, «J'irai demain couvrir ton ombre», Julien Mages vise ouvertement un horizon comique, rythmé par des moments musicaux et chantés. «Une gageure», admet le Lausannois en pleine répétition à quelques jours de la première à l'Arsenic. En effet, si les accents ironiques, sarcastiques ou acides ont déjà souvent résonné dans ses pièces, atteindre le seuil du rire n'a jamais, pour l'heure, fait partie de ses priorités. «On ne sait jamais comment le public va réagir à un humour critique, grinçant, au deuxième degré», soupèse celui qu'on sait plus habitué à une poésie sombre et drue.

Que ses fidèles se rassurent, le dramaturge n'abandonne pas son terrain de prédilection. «J'irai demain couvrir ton ombre», pièce dont le titre n'annonce pas exactement un spectacle de Bigard, évolue aussi dans le drame, dans le jeu de passions amenées à incandescence au gré d'un triangle de personnages soumis au vertige des attractions et des refus, du désir et de la souffrance. Deux hommes, une femme. Un philosophe un peu mystérieux, théoricien et séducteur manipulateur. Un comédien, cuisinier et auteur à la fougue irréfléchie. Et une femme, spectatrice de théâtre dont on ne sait rien, mais pièce indispensable de cette triangulation amoureuse polarisée entre excès et déception. Trois personnages qui, une fois encore chez Mages, se présentent comme autant d'instances, de silhouettes - «fonctions, symboles, archétypes», précise-t-il - dans ses combinaisons poétiques apprêtées pour exhiler un rire qu'on devine proche du malaise.

À la suite d'«Automne», pièce sur la vieillesse et la mémoire ancrée discrètement en Suisse romande, «J'irai demain

couvrir ton ombre» lance un autre défi que l'accès au comique, aussi sinueux soit-il, et propose d'adjoindre aventureusement un dossier, esthétique, politique et régional, à son ballet d'exaspérations sentimentales. Au risque de trop en faire, Julien Mages réactive ainsi rien de moins que la question du théâtre en Suisse romande dans la première partie de sa création au gré de ses personnages préoccupés d'art scénique.

Que cette interrogation soit placée sous les auspices de l'humour (et donc d'une saine distance) ne peut que nous réjouir! «Le théâtre romand n'a pas de tradition forte, sa situation est difficile, étriquée.» Le constat lugubre revêt évidemment des atours très personnels pour l'ancien enfant prodige issu de la première volée de la Manufacture - Haute École des arts de la scène, à Lausanne.

«Je suis à la croisée des chemins. J'ai 42 ans, j'ai démarré assez fort, avec notamment le soutien d'institutions comme Vidy. Depuis, le paysage théâtral a beaucoup changé. Aujourd'hui, je me retrouve un peu SDF à Lausanne, même si je bénéficie du soutien de l'Arsenic et de son directeur, Patrick de Rham. On a pu dire que je représentais la relève - ce qui m'a mis pas mal de gens à dos - mais, en tant que quadra, je me retrouve un peu coincé, sans savoir si la solution serait de quitter le pays. D'autres artistes, comme Dorian Rossel et Guillaume Béguin, font le même constat. On fait de la dinette, c'est-à-dire qu'on crée beaucoup, on répète beaucoup, mais on ne joue pas trop.»

«On crée beaucoup, on répète beaucoup, mais on ne joue pas trop»

Julien Mages Dramaturge

L'humour grinçant de sa pièce s'exercera donc aussi aux dépens de ce terreau

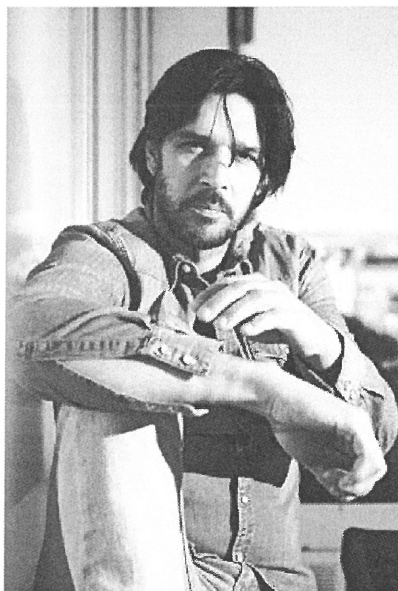
déchiré entre ses ambitions internationales et sa culture locale, souvent désemparé quand il s'agit de ravauder les deux volets de l'offre et de la production. Si certaines des références de la pièce devraient paraître limpides aux connaisseurs, Julien Mages ne prétend pas dégainer pour autant un doigt accusateur sur les personnalités du milieu, mais pointer plutôt des défaillances, des occasions manquées de faire s'épanouir un art d'ici, de rire aussi de ces passages obligés des esthétiques trash où pisser sur scène devenait presque une contrainte académique. Les faux-semblants seront au rendez-vous, tout comme la parodie, qui n'épargnera personne, pas même le dramaturge. «À un moment, on pose la question: Y a-t-il un grand artiste dans la salle? Oui, Julien Mages!» C'est dit avec l'humour du désespoir, avant, peut-être, d'émigrer «en Suède, pour bûcheronner et travailler à un roman». **Boris Senff**

Lausanne, Arsenic

Du ma 29 oct. au di 3 nov.

Rens.: 021 625 11 36.

www.arsenic.ch



À 42 ans, le metteur en scène se dit «à la croisée des chemins». FLORIAN CELLA



« Je privilégie la lenteur pour avancer plus vite »

La Jurassienne Eugénie Rebetez, danseuse et chorégraphe, nous arrive avec un nouveau spectacle intitulé « Nous trois », une pièce sur la famille. Rencontre à Zurich.

Après plusieurs années de travail en solo, Eugénie Rebetez débarque, le 22 novembre, à La Grange de Dorigny — UNIL Lausanne avec *Nous trois*. Dans son quatrième spectacle, qui passera ensuite par Zurich, Delémont et Bâle, la danseuse et chorégraphe, artiste de scène polyvalente, invite sur scène deux partenaires de jeu: le musicien Pascal Lopinat et le comédien Victor Poltier. Qu'est-ce qui définit une famille? s'interroge ce trio. Pour évoquer cette pièce, nous avons volé quelques heures de répétition à Eugénie Rebetez, le temps d'un repas partagé dans l'équestre salle du Restaurant Reithalle du Theaterhaus Gessnerallee, à Zurich. L'artiste jurassienne nous livre une mesure de ce qui fait le sel de sa vie et de son art.

Eugénie Rebetez, vous vivez à Zurich depuis de nombreuses années. Vous y êtes chez vous?

Oui, Zurich m'offre tout à la fois un confort de vie et une forme d'inconfort. Il faut y vivre pour comprendre combien c'est une ville tournée vers l'économie, avec cette impression qu'elle regarde toujours ailleurs. Les gens se définissent beaucoup par leur travail. Jusqu'à cette année, c'est ici que j'ai fait toutes mes premières, avec un public très exigeant. Dans quelques jours, la première de *Nous trois* se tiendra à Lausanne, et je me réjouis de ce changement.

La réception de votre travail est-elle différente en Suisse romande et en

Suisse alémanique?

On me pose tout le temps cette question. C'est vrai que je suis l'une des rares artistes à me produire partout en Suisse. C'est d'ailleurs une chance d'être invitée aux quatre coins du pays. En fait, je n'observe pas une si grande différence. Jusqu'à maintenant, mon travail solo, avec ma figure centrale, a été bien accueilli. Les disparités tiennent plus aux lieux particuliers où je joue qu'à la région géographique. A la Gessnerallee, au Centre culturel de Delémont, ce n'est pas le même public que dans un centre pluridisciplinaire en France, par exemple.

La Suisse ne présente donc pas tant de contrastes à vos yeux?

Si, je trouve qu'il y a beaucoup de contrastes. Comme points de repères, il y a Migros, La Poste, les gares CFF pour nous rassurer (*rire*). Non, bien entendu, culturellement, les régions sont très différentes. Même après onze ans de vie à Zurich, je suis encore en train de découvrir cette culture. Mais cela fait des années que je ne vis plus en Suisse romande. C'est très précieux pour moi de conserver des liens avec cette région, également avec le canton du Jura d'où je viens. Dans l'ensemble, mon approche consiste à rendre mes spectacles accessibles à toutes et à tous. Je ne fais pas un travail basé sur le texte. J'utilise un langage susceptible d'être compris par tout public, quelles que soient sa culture ou